

Nous sommes les bébés du futur

Nos 44es Journées viennent de s'achever sur un air nouveau. On a trouvé ensemble, un par un et une par une, des idées et des approches qui nous ont transformés encore une fois, dans l'ouvrage, dans la joie et dans notre désir envers l'École.

Il fallait pour cette gestation, ce signifiant si beau : ÊTRE MÈRE. Comment aurait-t-il pu en être autrement ? Tout, autour, appelait à la naissance ! Depuis les crocodiles dévorés avec audace comme acte inaugural, les magnifiques séquences de samedi, toutes aussi délicieuses les unes que les autres et si bien orchestrées, jusqu'à ces magnifiques scènes de théâtre du dimanche où Mélanie Klein, mère, nous a bouleversés par sa férocité, Mariana Otero troublés par sa sensibilité envers l'absence et où Christophe Honoré avec son innocence, a réussi même à nous fait rire.

Il faut dire que deux choses m'ont le plus marquée : le rouge à lèvres indélébile de Michèle Elbaz et l'étrange machine à bébés. J'ai vu beaucoup de nos participants s'approcher, avec un air bizarre et méfiant, de cette drôle de machine énigmatique. Les gens paraissaient un peu fascinés et terrifiés. Effet réussi.

Mais finalement, ne pourrions-nous pas dire, dans l'après coup, que ce sont 3100 bébés du futur qui, à la fin de ces Journées, sont nés ? Que la machine à fabriquer des bébés désirants dans chacun de nous n'est autre que la psychanalyse mise à l'épreuve, et en acte ?

Je suis sûre, après avoir entendu les uns et les autres parler et partager encore et encore l'impact produit par ces Journées, et l'effet qu'elles ont fait naître en chacun, que nous sommes tous les nouveaux bébés du futur, que quelque

chose de nouveau est né en chacun de nous, et que longue vie aura ainsi la psychanalyse !

En finir avec l'enfant comme objet a libéré

Être, d'abord, touché par un propos de Lacan qui fait énigme, nous en faisons bien souvent l'expérience.

Dans cette rubrique « Comment l'entendez-vous? », nous avons voulu que s'éclaire pour vous, pour nous, une forme usitée et complexe, insistante, qui résiste et qui nous est précieuse.

Nous demandons à nos collègues d'écrire, de façon vive et précise, comment ils s'en saisissent, quels usages ils en ont aujourd'hui.

En finir avec l'enfant comme objet a libéré [\[1\]](#)

Eric Laurent le rappelait : « c'est à partir de l'enfant que se distribue la famille » contemporaine – mais de l'enfant comme « objet a libéré » [\[2\]](#). Au-delà de l'idéal qu'il représente, l'enfant arrive dans le monde en place d'objet produit par le couple, pris dès sa naissance dans la jouissance de ses parents. C'est ce que Lacan a proposé de noter : objet a. L'enjeu pour l'enfant sera de passer d'une position d'objet à une position de sujet. Cela suppose d'avoir pris position.

La langue traduit cela : le bébé est d'abord *objet* d'amour, *objet* de soins. Si la mère peut exister comme femme, si elle désire ailleurs, cet « objet-enfant » divise la mère (il la divise entre mère et femme). Cette faille dans la mère est

énigmatique, mais ouvre aussi un espace où il va pouvoir se loger comme sujet, s'éloigner de sa position d'objet et « modeler » son désir. Lorsque cet espace s'obture, l'enfant se trouve sans médiation, enfermé dans un rapport duel. Il devient objet de jouissance de la famille, pas seulement de la mère, mais de la famille et, au-delà, de la civilisation, note Éric Laurent.

Proposer à l'enfant de se réduire à l'objet dissout sa particularité. Il est invité à s'identifier à « ce petit bout » de « plus-value »[\[3\]](#) autour duquel vont s'organiser la famille et au-delà, l'école, le pays...[\[4\]](#). Jacques-Alain Miller a donné à l'*Institut de l'enfant* plusieurs textes sensationnels à ce sujet[\[5\]](#).

Dans la clinique, il s'agit surtout de cerner la réponse de l'enfant : comment il se voue à incarner dans le réel l'enfant idéal de la mère, à lui servir de fétiche, ou à venir saturer son manque – ou bien s'il va inventer une réponse pour accéder au Je afin de compter pour Un séparé de l'Autre. Il peut trouver recours dans la médiation paternelle ou dans un symptôme qui se mettra en travers du collage mère-enfant, semant la zizanie, désorganisant la famille ou l'école : à partir d'un savoir inconscient, le symptôme de l'enfant se fait alors réponse du réel.

Dans tous les cas, « l'enjeu » c'est le « Je »[\[6\]](#). C'est en cela que Lacan parle de « drame familial »[\[7\]](#). En témoigne Kevin[\[8\]](#) : sous couvert du test de QI l'ayant déclaré « surdoué », signifiant auquel il s'est identifié, Kevin est devenu « l'objet transitionnel »[\[9\]](#) dont se complète le couple parental. Soumis à un programme d'activités contraignant, il n'a aucun espace de parole. Qu'il souffre d'hallucinations et dorme toujours dans le lit de ses parents à sept ans ne compte pas. L'enjeu du traitement a été de faire advenir la parole de Kevin malgré des séances faites en présence de ses parents, tant ces derniers se sentaient persécutés par la moindre séparation. Avec Kevin, je n'ai pu « en finir avec

l'objet a » [\[10\]](#), mais faute de pouvoir le recevoir seul j'ai parié sur la coupure et son pouvoir d'introduire un peu de séparation là où le Un régnait.

Pour Capucine, « en finir avec l'objet a » a consisté à interroger son désir. Lorsqu'elle consulte à quinze ans, cette jeune fille hystérique se présente comme lisse, sage, tirée à quatre épingles. Elle se fait depuis l'enfance, tout comme son frère, docile à un père ayant mis ses enfants en place d'objets de son fantasme d'éducateur. C'est « une mission » et il a cessé de travailler pour que ses enfants réussissent à l'école. Lorsque le frère part faire ses études à l'étranger, Capucine vit un laisser-tomber qui la convoque comme sujet. Elle est en classe de Terminale, l'heure des choix d'orientation et le départ du frère ont ouvert une faille vertigineuse. Elle ne se reconnaît plus, crie en classe, fait des crises, rejette tout ce qu'elle aimait, copines comprises, et va jusqu'à arrêter le Conservatoire alors qu'elle se destine à une carrière. Son travail analytique la conduira à se laisser progressivement « ébouriffer » par une énonciation plus personnelle qui va la sortir du miroir, non sans quelques « drames familiaux », sa nouvelle indépendance suscitant cris et grincements de dents.

Ainsi, le « drame familial » [\[11\]](#) qui se noue à la croisée des chemins de l'enfant a la structure d'une métaphore. Lacan en parle comme d'« un éclair entre deux portes » [\[12\]](#) pour « montrer...ce qu'il en est » [\[13\]](#). La famille a une « fonction métaphorique » [\[14\]](#) : c'est par une substitution qu'un enfant, identifié à l'objet plus-de-jouir, se fait objet dans le fantasme. Et c'est par une autre substitution qu'il va s'en extraire.

C'est toujours furtivement, en un éclair, que le sujet subjective par quel renoncement il s'est fait ainsi objet condensateur de jouissance. L'éthique de la psychanalyste commande de le reconduire à cette jouissance ignorée, ce qui suppose un désir particularisé, mais aussi la vivacité de

l'éclair pour saisir ce moment. C'est pourquoi Freud disait que l'analyste, comme le lion, ne bondit qu'une fois[15].

[1] Lacan J., Le Séminaire, livre XVI, *D'un Autre à l'autre*, Paris, Seuil, 2006, p. 293.

[2] Laurent É., « L'enfant, objet a libéré », *La Lettre mensuelle*, n°251, sept-oct 2006, p. 6-7.

[3] Lacan J., Le Séminaire, livre XVIII, *D'un discours qui ne serait pas du semblant*, Paris, Seuil, p. 29.

[4] Laurent É., « L'enfant, objet a libéré », *op. cit.*, p. 7.

[5] Voir notamment Jacques-Alain Miller, « L'enfant et le savoir », *Peurs d'enfants*, Collection de la Petite Girafe, Navarin Editeur, Diffusion Volumen, 2011, p. 13-20 et « Interpréter l'enfant », Intervention à la deuxième Journée de l'Institut de l'Enfant (IE), Issy-les-Moulineaux, samedi 23 mars 2013 sur le thème de la Journée de l'IE de 2015, tous deux disponibles en ligne (octobre 2014) à l'adresse : <http://www.lacan-universite.fr/category/i-e/orientation/>

[6] Lacan J., Le Séminaire, livre XVI, *D'un Autre à l'autre*, *op.cit.*, p. 293.

[7] *Ibid.*

[8] Les prénoms ont été modifiés.

[9] Lacan J., « Allocution sur les psychoses de l'enfant », *Autres Écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 368.

[10] Lacan J., Le Séminaire, livre XVI, *D'un Autre à l'autre*, *op.cit.*, p. 293.

[11] *Ibid.*

[12] *Ibid.*

[13] *Ibid.*

[\[14\]](#) *Ibid.*

[\[15\]](#) Freud S., « L'analyse avec fin et l'analyse sans fin », *Résultats, idées, problèmes*, tome II, Paris, PUF, 1985, p. 234 : « Une fausse manœuvre est irréparable. Le proverbe, le lion ne bondit qu'une fois, a nécessairement raison. »

Dans le vif d'une conférence d'Hélène Bonnaud : Nancy Huston, from the bad new to Bad Girl

La conférence tenue par Hélène Bonnaud, à Amiens, à propos de l'inconscient de l'enfant et l'analyste[\[1\]](#), a fait résonner pour nous que l'inconscient est fondé sur ceci, comme nous l'indique Lacan, « [...] que dès l'origine il y a un rapport avec " la langue ", qui mérite d'être appelée, à juste titre, maternelle parce que c'est par la mère que l'enfant – si je puis dire – la reçoit. Il ne l'apprend pas. »[\[2\]](#) L'enfant n'est pas issu d'une abstraction, c'est bien pourquoi la pente du sujet qui fait l'expérience de l'analyse, est de parler de sa maman et son papa. Lacan ajoute qu'il « a eu une histoire et une histoire qui se spécifie de cette particularité : ce n'est pas la même chose d'avoir eu sa maman et pas la maman du voisin, de même pour le papa. »[\[3\]](#)

La lecture du dernier ouvrage de Nancy Huston nous a mis au travail sur cette assertion articulée à cet autre dit de Lacan selon lequel « nous sommes les fils du discours »[\[4\]](#).

Huston nous fait entendre ce qu'a été pour elle, la rencontre

de son corps vivant attrapé par le discours : « À compulser tous ces jolis débris, lettres, photos et souvenirs, qui flottent dans le liquide amniotique avec toi petite Dorrit, on ne peut qu'être frappé par le fait que ce sont des femmes qui te mettront en contact avec la littérature et la musique. »[\[5\]](#)

Bad Girl, classes de littérature, récit autobiographique de Nancy Huston nous enseigne sur ce qui a poussé la *bad girl* à écrire. Elle nous présente les rencontres qui ont marqué son parcours comme des « classes de littérature ». Enfant non-désirée, puis abandonnée par sa mère, elle a cherché à comprendre tout au long de son œuvre ce qui s'était passé ce fameux jour où sa mère est partie très loin de ses enfants. Elle nous livre ce qu'elle a mis plus d'un demi-siècle à saisir, à admettre : qu'elle avait été promise à la mort.

Si Lacan a pu soutenir les incidences sur le sujet du non-désir d'enfant, notons qu'il s'agit moins de l'enfant que du sujet, qui de n'avoir pas été admis dans la chaîne signifiante, veut alors en sortir, se trouvant ainsi corrélé au suicide[\[6\]](#). Plus tard, *a contrario*, il soutiendra que « Désiré, ou pas – c'est du pareil au même, puisque c'est par le parlêtre ».[\[7\]](#) Nous articulerons cette proposition frappante avec ce qu'il avait auparavant affirmé : « nous sommes les fils du discours. » C'est ce dont nous parle Nancy Huston : « nous savons si peu, si peu sur le pourquoi de notre être-en-vie. »[\[8\]](#) Telle une brodeuse, Nancy Huston sait pourtant que nous interprétons toujours, nous tentons toujours de donner du sens là où il n'y en a pas.

C'est le parti pris de l'écriture qui étonne, elle s'adresse sous la forme vocative, au fœtus qu'elle a été pour parler d'elle, fœtus qu'elle a nommé *Dorrit*. Ainsi, les neuf mois de grossesse seront le temps de lui raconter le sujet qu'elle va devenir en parcourant les discours qui ont présidé à sa naissance, puis ce qu'elle aura pu en faire. *La petite Dorrit*[\[9\]](#) est le titre d'un roman de Dickens, qui consonne en anglais avec *Horrid*, abominable, évoquant l'horreur qu'a été

pour sa mère la nouvelle de sa grossesse : « Tu t'accroches. S'accrocher, Dorrit, sera l'histoire de ta vie. »[\[10\]](#)

Elle dresse le portrait de ses aïeux, de la *barjoterie familiale* qui précède la venue au monde de ses parents. L'histoire se déroule dans les années cinquante, dans l'ouest du Canada. Kenneth et Alison, ses parents sont alors encore jeunes étudiants, ont déjà un enfant qui souda peut-être malgré eux leur union, quand un second enfant est annoncé, c'est la mauvaise nouvelle.

Huston, retrace alors d'une manière tout à fait originale, le trajet qui s'est noué pour elle, sans le savoir, de la *bad new* à la *bad girl* à laquelle elle s'est identifiée. N. Huston répond aux commentaires qu'a pu susciter l'abandon maternel qu'elle avait déjà évoqué, oui, cela a été tragique et pour sa mère, et pour elle. Mais contre toute attente, c'est là où elle loge son être, devenir « une femme de lettres »[\[11\]](#). Sa mère, face à l'ultimatum de son homme, choisira de quitter son foyer, en femme moderne, en avance sur son temps, ne se résolvant pas à être uniquement mère au foyer. Ce sera le début d'une correspondance suivie entre la mère et la fille, mais également l'invention de personnages peuplant l'imaginaire de l'enfant, Nancy Huston.

Huston saisit, par fragments, son usage de l'écriture telle une réponse à la mauvaise nouvelle qu'a été sa naissance pour sa mère. La généalogie est faite de mots, de signifiants, ce que H. Bonnaud met en pratique avec le cas de l'enfant mutique, diagnostiqué autiste. Qu'il ait eu la chance de rencontrer un analyste, lui a permis de mettre en circulation un signifiant, puis un autre, l'inscrivant dans la chaîne signifiante, lui rendant la parole. H. Bonnaud, avec le savoir-faire, qu'elle a su tirer de l'expérience de sa cure, de ses contrôles et de sa formation a su faire passer son savoir-y-faire avec le symptôme quand celui-ci entrave le sujet dans son rapport au désir.

* Huston N., *Bad Girl. Classes de littérature*, Arles, Actes Sud, 2014.

[1] Bonnaud H., *L'inconscient de l'enfant – Du symptôme au désir de savoir*, Paris, Navarin/Le Champ freudien, 2013. Conférence, le 8 Octobre 2014, en ouverture du cycle de conférences à Amiens de l'ACF-CAPA.

[2] Lacan J., *Scilicet*, n° 6/7, Paris, Seuil, 1976, « Conférences et entretiens dans des universités nord-américaines – Le symptôme », p. 47.

[3] Lacan J., *ibid.*, p. 45.

[4] Lacan J., *Le Séminaire*, livre XIX, *...ou pire*, Paris, Seuil 2011, leçon du 21 juin 1972, p. 235.

[5] Huston N., *op. cit.*, p. 62.

[6] Lacan J., *Le Séminaire*, livre V, *Les formations de l'inconscient*, Paris, Seuil, 1998, leçon du 12 février 1958, p. 245.

[7] Lacan J., *Le Séminaire*, livre XXVII, « Dissolution, le malentendu », *Ornicar ?*, n° 23, Paris, Navarin, leçon du 10 juin 1980.

[8] Huston N., *op. cit.*, p. 12.

[9] Dickens C., *La petite Dorrit*, 1855-1857, Paris, Gallimard, 1970.

[10] Huston N., *ibid.*, p. 12.

[11] Huston N., interview dans *Le temps des écrivains*, Magazine Littéraire de France Culture, octobre 2014 : <http://www.franceculture.fr/oeuvre-bad-girl-de-nancy-huston>

Une photographe révélée

Un film récent, *À la recherche de Vivian Maier*[\[1\]](#), mi-documentaire mi-enquête et reconstitution, s'il n'a rien de remarquable en tant que film, nous parle d'une histoire et d'un personnage qui, eux, le sont indubitablement.

Cette histoire est celle de Vivian Maier, née en 1926 à New York et morte à Chicago en 2009. C'est donc d'une histoire du XX^e siècle dont il s'agit, ce siècle qui fut aussi celui de l'expansion d'un art nouveau : la photographie. Car V. Maier est photographe. Enfin, à la fois elle l'a été et elle le devient seulement aujourd'hui, après sa disparition, parce que nous découvrons ses images. Elle n'avait jamais montré les quelque cent cinquante mille clichés pris inlassablement tout au long de sa vie.

Née d'une mère française, originaire de la vallée du Champsaur ayant émigré aux États-Unis, et d'un père américain qu'elle n'aura que peu connu, V. Maier travailla toute sa vie aux États-Unis en tant que *nanny*, s'occupant d'enfants dans des familles de New York puis de Chicago. Très tôt, elle commença à faire des photos, dans la rue, se promenant inlassablement avec un *Rolleiflex*, puis un *Leica*, autour du cou, saisissant les lieux, les personnages et les situations rencontrés dans la rue, dans le fil de cette *Street photography* qu'illustrèrent si bien Eugène Atget, Robert Franck, Lisette Model ou Lee Friedlander.

C'est lors d'une vente aux enchères en 2007, alors qu'il cherchait des photos sur un quartier de Chicago, qu'un dénommé John Maloof acquiert un lot de négatifs. Il n'y trouve pas ce qu'il cherchait mais se rend vite compte qu'il y a là une œuvre remarquable. Il cherche, questionne, enquête pour

apprendre d'où viennent ces photos, rachète d'autres lots au fil de ses découvertes et finit par identifier l'auteur de ces images : V. Maier. Alors que son nom se révèle enfin, V. Maier meurt à Chicago. John Maloof prend alors le parti de faire découvrir l'œuvre de cette photographe méconnue. L'aurait-elle souhaité, elle qui cultiva un goût du secret certain et dont l'existence ne laisse en rien penser qu'elle aurait souhaité la notoriété qui advient aujourd'hui ? Rien n'est moins sûr. Solitaire, peu conventionnelle, brusque, ne cherchant pas à se rendre aimable, si toutes les familles dans lesquelles elle a vécu n'en gardent pas un bon souvenir, elle a marqué nombre d'entre elles par sa personnalité et son style hors norme. Ce sont trois enfants dont elle s'était occupée qui, devenus adultes, gardèrent le contact et subvinrent à sa survie jusqu'à sa mort. Les dernières années, quasi clochardisée bien qu'ayant encore un toit grâce à leur aide financière, elle continuait inlassablement à prendre des photos dont les négatifs s'empilaient sans qu'elle ait jamais pu en voir les tirages.

La vie de V. Maier a donc été inséparable de son rapport à l'acte photographique, sans cesse renouvelé, à chaque déclenchement de l'appareil, bien plus qu'à la photo comme image révélée à montrer à d'autres. Dans cette vie passée à appuyer sur le déclencheur de l'appareil photo, de la grammaire réversible de la pulsion, voir/être vu, V. Maier semble n'avoir gardé que le premier terme et s'être faite elle-même regard. Montrer ses photos, ce serait en revanche être regardée, ce dont elle s'est bien plutôt le plus souvent protégée. Les tirages – quand ses moyens lui permettaient d'en faire – et les rouleaux de négatifs s'entassaient dans de nombreuses boîtes, accompagnés d'une quantité impressionnante de coupures de journaux et de prospectus divers, dont elle ne se séparait jamais au fil de ses déménagements. Elle choisissait de travailler dans des familles ayant à lui offrir des lieux de stockage suffisants pour ces bagages devenus fort volumineux au fil des années, jusqu'à la nécessité de louer

des garde-meubles pour les y entreposer.

Mais le choix des sujets, les innovations de cadrage, l'attention à la composition n'en sont pas moins présents dans chacune de ses photographies, témoignant d'un regard aiguisé sur la vie américaine au quotidien.

Parmi les clichés[2], beaucoup d'auto-portraits jouant essentiellement de jeux d'ombres ou de reflets, de flous ou de démultiplication de l'image, entre miroirs, éclairs de soleil, contrastes. Par ce biais, elle se réintroduit dans l'image qu'elle compose et dont elle était au départ la spectatrice exclue. V. Maier, hors champ, se retrouve alors dans le champ. L'invention esthétique y est à l'œuvre, l'invention sinthomatique sans doute également, et crée presque à chaque fois une image fulgurante, qui nous regarde encore et témoigne d'une époque.

[1] Maloof J. et Siskel, *À la recherche de Vivian Maier (Finding Vivian Maier)*, 2013.

[2] Pour voir les photos de V. Maier : site web : <http://www.vivianmaier.com/>